

PETRE DIACONU

Les Petchenègues (ou Patzinakitai comme les appelaient encore les chroniques byzantines<sup>1</sup>) sont signalés pour la première fois sur les territoires voisins de la Roumanie à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, lors des luttes entre Magyars et Bulgares.

Le tsar Siméon voulait tirer vengeance des Magyars qui, en qualité d'alliés des Byzantins, avaient mis à feu et à sang le nord-est de la Bulgarie. A un moment donné il fit appel à l'assistance des Petchenègues. Le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète (qui est la principale source écrite de ces événements) nous apprend que les Petchenègues, conjointement avec les Bulgares, profitèrent d'un moment où les Magyars étaient partis faire du butin pour envahir l'Atelkouzou, région habitée par eux, et que, après avoir massacré les familles des Magyars, « ils chassèrent misérablement ceux qui étaient demeurés pour assurer la garde du territoire ». Quand à leur retour chez eux les Magyars virent les ravages des envahisseurs, ils abandonnèrent l'Atelkouzou pour toujours et allèrent s'établir dans la plaine de Pannonie<sup>2</sup>.

Ces événements se déroulèrent dans la dernière décennie du IX<sup>e</sup> siècle, plus précisément en l'an 896<sup>3</sup>. Leur interprétation a fait dire à toute une série d'historiens — roumains et étrangers — parmi lesquels nous nous bornerons de citer A.D. Xenopol<sup>4</sup>, N.Iorga<sup>5</sup>, C.C.Giurescu<sup>6</sup>, Iulius Jung<sup>7</sup>, Gyula Moravčsik<sup>8</sup>, que les Petchenègues s'installèrent dans le voisinage immédiat des bouches du Danube, à savoir au nord de celles-ci, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

\* L'essentiel de ce travail a déjà paru (en roumain) dans la revue « Studii », XVIII, 1965, 5, pp. 1 117—1 129.

<sup>1</sup> Certains Petchenègues sont connus aussi sous le nom de Kangars (voir Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravčsik, R. J. H. Jenkins, Budapest, 1949, chap. 38, p. 170).

<sup>2</sup> *Ibidem*, chap., 40, p. 186. Les conflits entre Hongrois et Bulgares à la fin du IX<sup>e</sup> siècle sont encore mentionnés par d'autres auteurs byzantins, parmi lesquels nous citerons Leo Grammaticus, *Historia*, Bonn, 1842, pp. 268—269; Théophanès Continuatus, *Chronographia*, Bonn, 1838, pp. 359—360; Skylitzès-Cedrenus, *Historiarum compendium*, vol. II, Bonn, 1839, pp. 255 et suiv.

<sup>3</sup> V. N. Zlatarski, *История на българската държава пред средните векове*, t. I, 2e partie, Sofia, 1927, p. 313.

<sup>4</sup> A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, vol. II, Bucarest, édition soignée par I. Vlădescu, p. 146.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. II, Bucarest, 1937, pp. 402—403.

<sup>6</sup> C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. I, Bucarest, 1942, p. 305. C. Neșulescu, *Ipoteza formațiunilor române la Dunăre în sec. XI*, dans RIR, II, fasc. 1—2, Bucarest, 1937, p. 125, indique pour date de l'établissement des Petchenègues en territoire de Roumanie l'an 890, à la différence des autres

chercheurs qui sont d'avis que la chose se produisit après le départ des Hongrois de l'Atelkouzou, soit en 896.

<sup>7</sup> Iulius Jung, *Contribuțiune la istoria trecătorilor Transilvaniei* (trad. Biron), tirage à part de « Convorbiri literare », XXVII, Bucarest, 1895, p. 29. L'auteur soutient que les Petchenègues occupaient probablement d'ores et déjà la Transylvanie.

<sup>8</sup> Gyula Moravčsik, *Byzantinoturcica*, vol. I, Budapest, 1942, p. 46. Le savant hongrois atténue sa position dans la seconde édition, Berlin, 1958; à la page 87 il parle de la domination petchenègue sur les régions du Bas-Danube à partir de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle.

<sup>9</sup> On le voit, le fait en soi implique nécessairement la localisation de l'Atelkouzou, fût-ce partiellement, dans la moitié sud de la Moldavie et de la région située entre le Prut et le Dniestr, mais cette question n'a pas encore été tirée au clair, quoique les discussions continuent depuis longtemps. Les interprétations multiples données aux deux mentions relatives à l'Atelkouzou (*De Adm. Imp.*, chap. 38, p. 172 et chap. 40, p. 176) ont donné naissance à une grande variété d'opinions (voir la bibliographie dans le *Commentary* du *De Adm. Imp.*, vol. II, Londres, 1962, p. 148). Ainsi, alors que certains historiens ont identifié l'Atelkouzou avec la Lebedia, d'autres l'ont situé à l'ouest de cette dernière. Géza Fehér (*Atelkouzou*

Or, ce point de vue a été émis sans renvoi à quelque source écrite. Il s'appuie, sans doute, sur deux passages que voici du *De Administrando Imperio*: «... .τό δὲ ἕτερον μέρος εἰς τὸ δυτικὸν κατώκησε μέρος ἄμα καὶ τῷ βοεβόδῳ αὐτῶν καὶ ἀρχηγῷ, Λεβεδία, εἰς τόπους τοὺς ἐπανομαζομένους Ἀτελκούζου, ἐν οἷς τόποις τὰ νῦν τὸ τῶν Πατζινακίτων ἔθνος κατοικεῖ»<sup>10</sup> (...mais l'autre fraction s'établit à l'Ouest avec son voïévode et commandant, dans des contrées appelées Atelkouzou, contrées où actuellement habite le peuple des Petchenègues). «'Ο δὲ τόπος, ἐν ᾧ πρότερον οἱ Τοῦρκοι ὑπῆρχον, ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ Ἐτέλ Καὶ κουζοῦ ἐν ᾧ ἀρτίως οἱ Πατζινακῖται κατοικοῦσιν.»<sup>11</sup> (Et le territoire où les Tiurcs (Hongrois) étaient auparavant est appelé d'après le nom du fleuve qui le traverse Etel et Kouzou, territoire où habitaient les Petchenègues.)

De ces deux passages on peut tout au plus conclure que les Petchenègues habitaient l'Atelkouzou à l'époque où fut écrit le *De Administrando Imperio*<sup>12</sup> et nullement qu'ils occupèrent la région respective aussitôt après le départ des Magyars qui l'avaient habitée. En admettant d'ailleurs que l'Atelkouzou fût situé à proximité des bouches du Danube, on peut supposer, et cela avec encore plus de fondement, que les lieux abandonnés par les Magyars furent pris en possession par les Bulgares de Siméon<sup>13</sup>.

Il ne ressort donc pas des passages incriminés que les Petchenègues se soient établis dans le voisinage du Danube à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Cela ne découle pas plus d'autres passages de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète ni de quelque autre chroniqueur byzantin.

Les données dont on dispose permettent de soutenir que les Petchenègues n'y étaient pas non plus les maîtres au début du X<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Pareille affirmation se trouve confirmée par un récit de la chronique de Nestor relatif au conflit bulgare-byzantin qui eut lieu à cette époque. On lit dans la chronique russe, à l'année 6423 (soit l'an 915 de notre ère) que «les Petchenègues envahirent pour la première fois le Pays russe et, après avoir conclu la paix avec Igor, ils allèrent au Danube. Cette année-là Siméon vint et ravagea la Thrace; les Grecs envoyèrent chercher les Petchenègues; les Petchenègues venus, ils voulurent attaquer Siméon, mais parmi les commandants grecs il survint une mésentente. Quand les Petchenègues les virent se disputer entre eux, ils s'en retournèrent. Mais les Bulgares attaquèrent les Grecs et les écrasèrent»<sup>15</sup>.

*terület és népe*, Budapest, 1913, p. 16), entendait sous ce nom la région d'entre le Dniepr et le Siret; voir également l'article de N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aus X<sup>e</sup>–XI<sup>e</sup> siècles: la Mésopotamie de l'Occident*, dans RESEE, III, 1–2, 1965, p. 70. A la page 72 l'érudite hellène localise l'Atelkouzou entre le Dniepr et le Danube. Enfin, quelques autres savants ont opiné que l'Atelkouzou était situé plus près des bouches du Danube. C'est ainsi que A. D. Xenopol (*op. cit.*, p. 145), estimait qu'il se trouvait entre les Carpates et le Dniestr; C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 287, l'identifie avec la région d'entre le Prut et le Dniestr. N. Iorga, *op. cit.*, p. 402, avec l'ancien Onglos, c'est-à-dire le Boudjak qui s'étend au-delà des bouches du Danube. Personnellement, partant d'une part de la supposition que l'Atelkouzou n'est pas une région trop étendue (sinon, la facilité avec laquelle les Petchenègues y massacrèrent en 896 les gardiens et les familles des Hongrois demeurerait inexplicable), et, d'une autre, de l'observation que cette contrée a dû se trouver située à proximité des bouches du Danube (car ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer l'efficacité des attaques magyares au sud du Danube), nous inclinons à croire que l'Atelkouzou devait désigner la moitié sud de la zone renfermée entre le Dniestr et le Siret. C'est ce qui semble du reste ressortir de l'interprétation d'un autre passage du *De Administrando Imperio* (voir plus loin, note 42).

<sup>10</sup> Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 38, pp. 170–172.

<sup>11</sup> *Ibidem*, chap. 40, p. 176.

<sup>12</sup> Le *De Administrando Imperio* a été écrit vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle. Voir K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 60. Gy. Moravcsik, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., 1958, p. 364; voir aussi l'opinion de R. J. H. Jenkins dans l'introduction du *De Adm. Imp.*, p. 9.

<sup>13</sup> Evidemment, l'attaque de l'Atelkouzou par les Petchenègues et les Bulgares n'eut pas seulement pour but de venger Siméon, mais encore celui de stopper à l'avenir les attaques magyares. Aussi, après le départ des Hongrois de l'Atelkouzou, les lieux abandonnés par eux ne pouvaient-ils être laissés en la possession des Petchenègues. L'habile tsar bulgare n'aurait pas admis de voir un péril remplacé par un autre (pire peut-être) dans une région où ses prédécesseurs semblent avoir exercé une autorité politique (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, vol. I, 1<sup>re</sup> partie, Sofia, 1918, p. 277).

<sup>14</sup> Márki Sandor, *Európa a magyarok honfoglalása*, Budapest, 1897, p. 24, soutient que les Petchenègues s'installèrent définitivement sur la rive gauche du Danube vers l'an 914. Une domination petchenègue en Valachie dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle a été également soutenue par Karácsony Iános, *Erdély és Szent-László*, dans *ErdMűz*, XXXII, 1915, p. 15.

<sup>15</sup> Gh. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei românilor*, vol. VIII (*Cronica lui Nestor*), Bucarest, 1935, p. 57. Cf. *Повесть временных лет*, (éd. P. V. Adrianova-Peretz), vol. I, Moscou, 1950, pp. 31–32.

Tout en faisant remarquer que les événements eurent lieu non pas en 915, mais en 917, il nous faut signaler que l'information de la chronique de Nestor relative au rôle des Petchenègues dans le conflit byzantino-bulgare est complétée par toute une série de relations renfermées dans les chroniques byzantines<sup>16</sup>.

Voici ce que nous apprennent ces dernières. Le stratège de Cherson, Jean Bogas se trouvait à Constantinople pendant le conflit bulgare-byzantin. Saisissant la gravité de la situation, il conseilla aux Grecs de conclure alliance avec les Petchenègues. Sa proposition fut acceptée et on l'envoya en personne pour négocier l'accord. A son retour à Chersonèse, Jean Bogas prit contact avec les Petchenègues et, au terme de pourparlers extrêmement laborieux, il obtint leur appui dans la lutte contre les Bulgares. Après quoi il se rendit aux bords du Danube pour y attendre la flotte byzantine. Les vaisseaux grecs placés sous le commandement du drongaire Roman Lécapène — selon les sources byzantines — avaient été envoyés sur le Danube pour y transborder les Petchenègues d'une rive à l'autre. Mais une dispute entre les deux commandants fit perdre la confiance aux Petchenègues qui rebroussèrent chemin et regagnèrent leurs contrées<sup>17</sup>, tandis que les forces de terre byzantines étaient écrasées près d'Anchialos (au sud-ouest de Mésembrie) par les armées bulgares que conduisait Siméon en personne.

On le voit, les Petchenègues mentionnés dans la chronique de Nestor et les sources byzantines comme étant sur le point d'intervenir en 917 sur le Danube inférieur pour prêter main forte aux Byzantins, n'habitaient aucune région du voisinage du grand fleuve. Ils étaient probablement originaires des steppes pontiques septentrionales, des alentours du Dniepr, voisins de la Chersonèse taurique, ce qui se laisse entrevoir, semble-t-il, aussi dans le fait que, avant d'accourir à l'aide de Byzance, ils envahirent la Russie de Kiev. Or, comme il est plutôt difficile d'admettre que certains Petchenègues, établis quelque part sur le territoire roumain, aient d'abord attaqué les contrées russes et se soient ensuite dirigés dans la direction opposée pour prêter assistance aux Byzantins, nous sommes enclin à croire qu'il s'agit des Petchenègues des environs du Dniepr, lesquels, en route pour le Danube ou peu avant, attaquèrent les territoires kieviens.

La chronique de Nestor ne nous offre malheureusement pas assez d'éclaircissements à cet égard, mais la localisation des Petchenègues dans la steppe qui s'étend au nord du Pont est encore suggérée par cette circonstance que les Byzantins, désireux d'obtenir leur alliance, eurent recours au stratège de la Chersonèse, Jean Bogas, autrement dit à l'appui de celui des dignitaires grecs qui connaissait le mieux les Petchenègues, en premier lieu par suite de leur voisinage.

Si le fait que les Petchenègues furent attirés en 917 comme alliés des Byzantins grâce à des pourparlers menés par le stratège de la Chersonèse ne constitue pas un contre-argument décisif au sujet de la présence des Petchenègues au début du X<sup>e</sup> siècle à proximité du Danube, en revanche il nous fournit un sérieux argument pour localiser ces derniers dans une contrée aussi proche que possible de la Chersonèse, contrée où se déroulèrent, semble-t-il, les traitatives. Il convient de noter ici que lorsque le stratège de la Chersonèse, Jean Bogas, dut ouvrir les pourparlers avec les Petchenègues, il ne se rendit pas au bord du Danube, mais à Chersonèse.

L'opinion que les Petchenègues étaient présents en Moldavie dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle n'est aucunement attestée par la moindre preuve archéologique. On n'a trouvé jusqu'à présent nulle part en Roumanie le moindre élément de culture matérielle susceptible d'être attribué aux Petchenègues de la fin du IX<sup>e</sup> siècle, début du X<sup>e</sup>. En outre, les établissements de Moldavie remontant à la fin du

<sup>16</sup> Théophanès Continuatus, p. 386—389; Leo Grammaticus, p. 293; Skylitzès-Cedrenus, pp. 283—284.

<sup>17</sup> Etant donné que l'on parle maintenant d'une tentative que Siméon aurait faite pour conclure l'alliance avec les Petchenègues avant que les Byzantins ne s'alliassent à ces derniers

(voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, vol. I, 2<sup>e</sup> partie, Sofia, 1927, pp. 381—382), il n'est pas exclu que les Petchenègues se soient retirés des rives du Danube, précisément à la suite d'une entente avec les Bulgares.

IX<sup>e</sup> siècle et attribués à la population autochtone, ne présentent aucun signe d'interruption de l'habitat<sup>18</sup>, interruption que l'on pourrait alors mettre en rapport avec l'installation des Petchenègues dans cette région.

Ainsi donc, on peut affirmer, sans crainte de se fourvoyer, qu'il n'existe à l'heure actuelle aucun indice d'une domination petchenègue au nord du Danube, et plus précisément en Moldavie, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant. Les Petchenègues ne dominaient pas même les régions situées entre le Prut et le Dniestr. En fait, il est difficile de parler de leur domination à cette époque et dans ces parages, aussi longtemps que la Bulgarie de Siméon était assez puissante pour maintenir son autorité politique sur des contrées du genre de celles qui s'étendent aux alentours de la rive gauche du Bas-Danube, contrées qui présentaient une grande importance stratégique et économique pour le premier Etat bulgare.

Les Petchenègues ne pouvaient s'établir dans ces régions qu'après la mort de Siméon, sous le règne du faible tsar Pierre, quand la Bulgarie, minée par des convulsions intestines, n'avait plus la force de s'opposer à la pression de ces derniers, refoulés à leur tour par une autre population « turque », les Ouzes, alliés des Khazares.

Et, en effet, dans la zone qui s'étend dans le voisinage immédiat du Danube (à savoir la moitié méridionale de la Moldavie et de la région située entre le Prut et le Dniestr), les établissements humains commencèrent à souffrir du fait des Petchenègues à peine vers la fin du premier tiers du X<sup>e</sup> siècle. A ce propos, il convient de rappeler cette observation des archéologues soviétiques que les établissements autochtones du sud du territoire d'entre le Prut et le Dniestr cessent alors d'exister, justement à cause de l'invasion des Petchenègues<sup>19</sup>. C'est vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle et toujours pour la même raison que les établissements de la région centrale du territoire d'entre le Prut et le Dniestr commencent eux aussi à souffrir<sup>20</sup>.

Il existe, à notre avis, des raisons pour supposer que les établissements dits du type Hlincea I, entre le Prut et le Siret, cessent également d'exister vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle par suite de l'apparition des Petchenègues.

Une preuve que c'est à peine alors que les Petchenègues se sont rapprochés du Danube nous est fournie par le fait que c'est à cette époque qu'ils effectuèrent leur première incursion dans les contrées situées au sud du Danube.

L'expédition à laquelle participèrent entre autres les Magyars se produisit en l'an 934. Aux avis des chroniqueurs byzantins — Georges le Moine<sup>21</sup>, Pseudo-Syméon<sup>22</sup>, Théophane Continué<sup>23</sup> — elle aurait été effectuée seulement par les Hongrois, puisqu'ils ne soufflent mot d'une participation des Petchenègues. Il résulte de leurs récits que les Magyars auraient dévasté toute la Thrace et même les environs de la capitale byzantine. En revanche, certains écrivains arabes, contemporains de ces événements, nous informent que l'expédition de 934 aurait été entreprise par une coalition de plusieurs populations où le rôle principal aurait appartenu aux Magyars et aux Petchenègues<sup>24</sup>.

<sup>18</sup> Pour les établissements de Moldavie à cette époque voir M. Petrescu-Dimbovița, Emilia Zaharia et M. Dinu, *Șantierul arheologic Hlincea-Iași*, dans SCIV, VI, 1955, 3–4, pp. 687–707; Ion Nestor, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina documentelor arheologice*, dans SCIV, X, 1959, 1, pp. 49–63.

<sup>19</sup> G. B. Feodorov, *Rezultatele și problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul U.R.S.S. referitoare la primul mileniu al e.n.*, dans SCIV, X, 1959, 2, pp. 402–403. L'auteur opine que la destruction des établissements du Boudjak aurait eu lieu dans le premier quart du X<sup>e</sup> siècle; mais la chose semble s'être produite dans le second quart du même siècle, fait imposé par le raccordement avec la date de destruction

des établissements du centre de la région située entre le Prut et le Dniestr.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> Georgius Monachus, Bonn, 1838, p. 913, 48.

<sup>22</sup> Pseudo-Syméon, *Chronographia*, Bonn, 1838, p. 422–423.

<sup>23</sup> Théophanès Continuatus, pp. 422–423.

<sup>24</sup> Nous renouvelons ici au professeur Gh. Cantacuzino nos remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a bien voulu mettre à notre disposition une partie de la bibliographie des sources arabes, relatives à l'expédition de 934 au sud du Danube.

La source la plus importante de l'expédition de 934 est l'œuvre de l'écrivain arabe Al Mas'udi<sup>25</sup>. Selon lui, l'attaque aurait été déclenchée en l'an 320 de l'Hégire (an 932 de notre ère). Mais il faut rectifier cette date en la comparant à celle fournie par un autre chroniqueur arabe, Ibn-al-Athir. Ce dernier indique comme date exacte des événements l'an 322 de l'Hégire (21 déc. 933-9 déc. 934).

L'analyse du texte d'Al Mas'udi livre les informations suivantes: l'expédition fut effectuée par un groupe de quatre populations: les Baggard (Magyars), les Paknak ou Pakna (Petchenègues), les Bagna et les Mukarda. On n'a pas encore réussi à identifier ces deux dernières populations. Selon Al Mas'udi les plus importants furent les Magyars et les Petchenègues. Ces derniers sont indiqués comme les plus vaillants. Toutes les populations mentionnées en l'occurrence étaient de race «turque» et menaient une vie mi-nomade et mi-sédentaire. Al Mas'udi relate qu'à un moment donné les populations attaquèrent une ville byzantine qui s'appelait Walandar<sup>26</sup>. Cette ville comptait une importante population grecque et se dressait en un lieu d'accès difficile, entre une montagne et la mer, fermant ainsi la route qui le long de la côte menait à la capitale de l'Empire byzantin. L'offensive contre la ville de Walandar fut menée avec une armée de 60 000 cavaliers que l'on avait facilement réunie sans recrutement spécial. La position difficilement abordable et les fortifications de la place permirent à la population de repousser l'assaut de l'envahisseur. Quand l'empereur de Byzance, Romain Lécapène (919—944), reçut la nouvelle de l'assaut tenté contre la ville de Walandar, il y envoya une armée de 12 000 cavaliers, mercenaires étrangers convertis au christianisme et de 50 000 soldats byzantins. Jusqu'à l'arrivée de ces troupes, la garnison de la ville assiégée avait souffert de lourdes pertes en hommes. L'armée byzantine arriva à Walandar au bout de 8 jours de marche. Après que les deux armées — celle des Byzantins et celle des envahisseurs — se furent rangées en bataille, le chef des Petchenègues, promettant une victoire sûre, demanda le commandement suprême, ce qui du reste lui fut accordé. Il disposa sur les deux flancs de nombreux escadrons à cheval, forts d'un effectif de 1 000 hommes chacun. Ces derniers attaquèrent le centre des forces constantinopolitaines qu'ils eurent tôt fait de tailler en pièces. La tactique du chef petchenègue fit essuyer à l'armée byzantine une lourde défaite: elle laissa sur le champ de bataille — selon le témoignage d'Al Mas'udi — 60 000 morts dont les cadavres entassés constituaient des monceaux assez élevés pour permettre d'escalader l'enceinte de Walandar et de conquérir ainsi la ville. Al Mas'udi relate plus loin comment les Magyars et les Petchenègues vainqueurs massacrèrent la population mâle, réduisant femmes et enfants en esclavage et comment, ayant détruit la ville toute entière, ils poursuivirent leur avance à travers la Thrace et arrivèrent sous les remparts de Constantinople. Après avoir fait un grand nombre de prisonniers et pillé la Thrace au préalable, les envahisseurs firent halte sous les murs de la capitale pendant 40 jours durant lesquels ils libérèrent les femmes et les enfants en échange de tissus et d'habits précieux de brocard et de soie.

Ces événements sont encore rapportés par Al Mas'udi sous une forme abrégée dans son second ouvrage — *Kitab at tanbih* 7 et 11 (édition de Goeje), où il donne aux troupes coalisées le nom général de «Walandares» (*al Walandarija*).

<sup>25</sup> Al Mas'udi vit le jour à la fin du IX<sup>e</sup> siècle à Bagdad et mourut en 957 au Caire. Il a écrit deux importants ouvrages: a) *Achbar al Samam*, dont il présente en 943 un extrait intitulé *Murudsch al dbabab*; b) *Kitab at tanbih*, écrit en 955. Le premier de ces deux travaux a été imprimé en 1841 en traduction anglaise; en 1861 il en est parue l'édition arabe; l'œuvre entière a été imprimée avec la traduction française, en 9 volumes, entre les années 1861 et 1878. Enfin, les deux ouvrages en question d'Al Mas'udi ont été édités ultérieurement par Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, Leyde, 1894, vol. VIII). Dans l'édition de Goeje le passage principal relatif à l'expédition de l'an 934 au sud du Danube est compris

dans le *Murudsch al dbabab*, II, pp. 58—64.

<sup>26</sup> Il appert du texte d'Al Mas'udi que cette ville se trouvait à la frontière nord-est de l'Empire byzantin; qu'elle avait une population grecque et qu'elle était située entre la montagne et la mer sur la route menant à Constantinople, à 8 jours de marche environ de la capitale de l'Empire. Compte tenu de toutes ces précisions on peut accepter, naturellement sous bénéfice d'inventaire, la localisation de Walandar à Develtos, ville située au sud de Mésembrie, comme l'a proposé J. Marquart dans *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, pp. 60—74.

De même, Al.Mas'udi note encore dans ledit ouvrage que « de nouvelles forteresses des Rhomées furent conquises de son temps par les Paknak » (Petchenègues). Mais il est difficile de préciser si cette information se rapporte à l'expédition de 934 de n.è. ou à une autre incursion petchenègue. Enfin, les populations Baggard et Paknak sont mentionnées par Al Mas'udi dans deux autres passages<sup>27</sup>, sans que l'on puisse préciser, cette fois non plus, les événements et les lieux s'y rapportant.

Maintenant que nous venons de présenter les renseignements fournis par les chroniques arabes sur l'expédition magyaro-petchenègue de l'an 934, nous devons faire observer que l'identification des Baggard avec les Magyars et celle des Paknak, ou Pakna, avec les Petchenègues est due aux éditeurs de Al Mas'udi et qu'elle est acceptée par des spécialistes des questions orientales comme J. Marquart, Géza Kuun, Gyula Moravčsik<sup>28</sup>.

Ce qu'Al Mas'udi relate ce sont moins les événements qui se déroulèrent à Walandar, que la circonstance que c'est en 934 que les Petchenègues effectuèrent leur première incursion au sud du Danube, fait qui implique que le territoire d'où ils déclenchèrent leur incursion, c'est-à-dire la région où ils vivaient, était à cette date-là bien plus proche des bouches du Danube<sup>29</sup>.

La présence des Petchenègues vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle dans les contrées voisines du Danube est attestée en premier lieu par Constantin Porphyrogénète. Au chapitre 9 de son *De Administrando Imperio* il est fait mention, entre autres, que les Russes de son temps, en côtoyant le rivage quand ils se dirigeaient vers Constantinople, « jusqu'à ce qu'il arrivaient aux bouches du Danube, étaient continuellement attaqués par les Petchenègues »<sup>30</sup>.

De ce passage on ne peut comprendre qu'une seule chose, à savoir que les Petchenègues du milieu du X<sup>e</sup> siècle contrôlaient efficacement tout le littoral septentrional de la mer Noire entre l'embouchure du Dniepr et le delta du Danube, ce qui incommodait manifestement les expéditions navales des Russes.

C'est pour éviter les éventuels désagréments des attaques petchenègues que les Russes se seront alliés bien des fois à ces derniers. Une alliance de ce genre nous est connue grâce à la chronique de Nestor<sup>31</sup>. L'an 944, le knez de Kiev, Igor, qui s'était gagné plusieurs peuplades dont les Petchenègues, se mit en marche contre Constantinople. Mais au bord du Danube une ambassade byzantine vint à sa rencontre et demanda à Igor, en échange du paiement d'un tribut plus élevé que celui octroyé autrefois à Oleg, de cesser sa marche sur Constantinople. Le prince de Kiev, s'étant consulté avec sa družina, accepta l'offre des Grecs et rentra dans son pays. Toutefois, pour essayer d'acquiescer ses promesses envers les Petchenègues, il les incita à attaquer le territoire bulgare. Mais

<sup>27</sup> Al Mas'udi, *Murudsch al dhabab*, I, p. 212; *Kitab at tanbih*, 7 et 11.

<sup>28</sup> Références recueillies dans les travaux de Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his reign*, Cambridge, 1929 et *A history of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930.

<sup>29</sup> Dans les Petchenègues faisant partie de cette coalition il ne faut pas voir à tout prix ceux qui auraient vécu vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle en Hongrie et en Transylvanie. S'il s'agissait de ces derniers, la route de l'envahisseur vers Constantinople n'aurait plus emprunté le littoral de la mer Noire. Par conséquent, il faut bien admettre que les Hongrois s'allièrent aux Petchenègues des régions septentrionales des bouches du Danube, c'est-à-dire de l'Atelkouzou. L'occupation de l'Atelkouzou par les Petchenègues dut survenir justement à cette époque.

<sup>30</sup> Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, p. 60. Le byzantiniste grec N. A. Oikonomidès s'est arrêté à ce passage. Il estime (*op. cit.*, p. 71) qu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle les Petchenègues étendaient leur domination jusqu'au bras de Sulina. Il invoque comme argument la mention expresse de l'empereur

Constantin Porphyrogénète que les Russes faisant route vers Constantinople étaient suivis par les Petchenègues jusqu'à Sulina. Personnellement, nous sommes d'avis que la mention faite par le basileus-chroniqueur ne doit pas être prise *ad litteram*. Du reste, l'autorité petchenègue sur la moitié nord du Delta du Danube ne pouvait pas s'y exercer car cette région foisonnait en marécages, en étangs et en canaux. Il est plus juste de croire qu'à cette époque la domination petchenègue s'étendait jusqu'au bras de Chilia, le plus septentrional des bras du Danube, et que la mention de Sulina en tant que limite ultime de cette domination a dû être dictée par la circonstance que c'était pour lors la localité la mieux connue des Byzantins de Constantinople, entre toutes les localités qui pouvaient exister alors aux bouches du fleuve.

<sup>31</sup> Gh. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 59; P. V. Adrianova-Peretz, *op. cit.*, vol. I, pp. 33–34. Voir sur cette expédition, V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 543; S. N. Azbelov, *Об истолковании двух известий временных лет (к болгаро-русским отношениям в X веке)*, dans *Studia in honorem M. S. Drinov*, Sofia, 1960, pp. 235–240.

l'invasion des territoires bulgares en 944 n'est signalée par aucune chronique byzantine. Faute de plus amples détails, nous sommes donc dans l'impossibilité de savoir si les Petchenègues envahirent ou non la Bulgarie en 944 et, au cas où ils le firent, quelles furent les proportions des ravages et les conséquences de leur attaque.

Dans l'état actuel des recherches on ne peut également pas savoir quels groupes de Petchenègues participèrent à l'expédition d'Igor<sup>32</sup>. Quoi qu'il en soit, leur présence comme maîtres des territoires de la moitié méridionale de la Moldavie et de la région située entre le Prut et le Dniestr vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle est dorénavant une réalité historique dûment constatée aussi par l'archéologie.

A ce propos, il est naturel de soulever la question de la détermination des territoires tombés sous la coupe des Petchenègues au milieu du X<sup>e</sup> siècle.

A en croire le *De Administrando Imperio* il faudrait admettre que du temps de Constantin Porphyrogénète les Petchenègues ont dominé aussi la moitié orientale de la Valachie. Voici en effet ce qu'il écrit au chap. 42: «'Από δὲ κάτωθεν τῶν μερῶν Δανούβεως ποταμοῦ τῆς Δίστρας ἀντίπερα ἢ Πατζινακία παρέρχεται καὶ κατακρατεῖ ἡ κατοικία αὐτῶν μέχρι τοῦ Σάρκελ, τοῦ τῶν Χαζάρων κάστρου»<sup>33</sup>. (C'est des contrées inférieures du Danube, en face de Distra (*Silistra*) que s'étend la Patzinakia et leur habitat domine jusqu'à Sarkel, la forteresse des Khazares).

Il ne faut cependant pas prendre cette information au pied de la lettre. On devrait seulement retenir de ce passage que la domination des Petchenègues s'étendait à un territoire très étendu<sup>34</sup>, sans qu'elle s'exerçât exactement depuis Silistra jusqu'à Sarkel. Il n'est pas exclu que la mention de ces deux toponymes pour délimiter un territoire si vaste ne soit qu'un artifice de topique pour permettre à l'auteur impérial de disserter sur la cité de Sarkel, comme il le fait du reste<sup>35</sup>.

De l'examen archéologique de cette question il ne découle aucune raison d'admettre que les Petchenègues étaient déjà maîtres de la Valachie. Notre opinion s'appuie sur la constatation que les établissements du type Dridu en Valachie continuent d'exister au X<sup>e</sup> siècle aussi. Autrement, la venue des Petchenègues en Valachie, vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, aurait dû, ici aussi, tout comme leur pénétration dans les contrées situées entre le Prut et le Dniepr, ou en Moldavie, faire cesser le cours de la vie des autochtones dans les établissements<sup>36</sup>. Certes, on peut objecter qu'il n'est pas obligatoire que les établissements de la population autochtone aient cessé immédiatement d'exister là où les Petchenègues pénétrèrent. Mais il faudrait dans ce cas retrouver dans les établissements de la plaine valaque du type Dridu quelques éléments archéologiques au moins (psalia, pointes de flèches, pièces de harnachement, chaudrons en terre cuite à fond curviligne) susceptibles d'être attribués aux Petchenègues<sup>37</sup>.

En Valachie, non plus on n'a pas trouvé dans des établissements autres que ceux du type Dridu des vestiges que l'on puisse attribuer aux Petchenègues du milieu et de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>.

<sup>32</sup> S. N. Azbelov, *op. cit.*, estime que les Petchenègues du Dniepr participèrent à cette expédition.

<sup>33</sup> Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 42, p. 182.

<sup>34</sup> L'affirmation de Porphyrogénète est certainement exagérée. Au milieu du X<sup>e</sup> siècle il ne saurait plus s'agir d'une domination petchenègue aussi étendue (du Dniestr à Sarkel). C'est ainsi par exemple que dans les contrées de l'Est, dans les régions du Don inférieur, ils n'exerçaient plus leur autorité politique. Ils en avaient déjà été chassés par les Ouzes.

<sup>35</sup> Constantin Porphyrogénète, p. 182.

<sup>36</sup> Pour les établissements du type Dridu voir I. Nestor, *Contributions archéologiques au problème des Proto-Roumains. La civilisation de Dridu. Note préliminaire*, dans «Dacia», N.S., II, 1958, pp. 371–382.

<sup>37</sup> On pourrait objecter ici aussi qu'il n'est pas obligatoire que des éléments de la culture matérielle «turque» ancienne existent dans des établissements autochtones, mais des obser-

vations portant sur des situations analogues rencontrées en Roumanie (par exemple en Dobroudja) et ailleurs autorisent ce point de vue.

<sup>38</sup> La sépulture de Tangiru, qui représente probablement la tombe d'un cavalier petchenègue enseveli avec son cheval, sous un tumulus, date à notre avis plutôt du XI<sup>e</sup> siècle que du X<sup>e</sup>. Elle a été publiée par D. Berciu, *Săpăturile arheologice de la Tangiru*, dans «Materiale», V, Bucarest, 1959, p. 152.

C'est encore au XI<sup>e</sup> siècle ou peut-être même au début du siècle suivant qu'appartient la tombe d'un cavalier nomade fouillée à Movilița, district d'Urziceni (Gh. Diaconu et Petre Diaconu, *Un mormint de călăreț nomad din secolele XI–XII descoperit la Movilița (r. Urziceni, reg. București)*, dans SCIV, XVIII, 1967, 1, pp. 135–140. A la même époque remonte également une autre sépulture d'un cavalier nomade, découverte à Jilava, près de Bucarest (voir Dinu V. Rosetti, *Siedlung der Kaiserzeit und Völkerwanderungszeit bei Bukarest*, dans «Germania», XVIII, 1934, p. 209).

Par conséquent, l'affirmation faite par Constantin Porphyrogénète que les Petchenègues étaient de son temps leur domination jusque devant la Silistra ne trouve pas une confirmation archéologique.

Elle n'en trouve pas davantage dans d'autres sources écrites. Bien au contraire, si l'on tenait compte du témoignage de Skylitzès-Cedrenus à propos de la guerre que se livrèrent Jean Tzimiskès et Sviatoslav, on verrait que l'information de Porphyrogénète est visiblement en contradiction avec celle de Skylitzès-Cedrenus. En l'an 972, après la capitulation des troupes de Sviatoslav, l'empereur Tzimiskès qui se trouvait à Silistra (Dorostolon) fut visité entre autres par *les chefs locaux de forteresses d'outre-Danube*, situées donc sur le territoire qui s'étend en face de Silistra: «... καὶ προσῆλθον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων τῶν πέραν ἰδρυμένων τοῦ Ἰστρου ἀμνηστῖαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν»<sup>39</sup>.

La constatation qu'en 972 il existait en Valachie de pareilles places fortes — probablement des établissements fortifiés constitués en terre et en bois — vide de leur contenu les dires de Constantin Porphyrogénète suivant lequel la Patzinakia s'étendait de son temps jusque devant Silistra. S'il en avait été ainsi, autrement dit si les Petchenègues s'étaient trouvés établis, sous le règne de l'écrivain impérial, dans la moitié est de la Valachie, il n'y aurait plus eu là-bas de forteresses ou d'établissements fortifiés à l'époque de Jean Tzimiskès. Compte tenu que de telles fortifications appartenaient à la population autochtone qui, à l'époque, devait les utiliser avant tout contre les Petchenègues, il est difficile d'admettre que ces derniers les auraient épargnées dans l'éventualité qu'ils auraient dominé ou contrôlé la plaine et toute la partie orientale de la Valachie<sup>40</sup>.

Outre cela, la soumission des chefs locaux de certaines forteresses de la rive gauche du fleuve à l'empereur Jean Tzimiskès implique *ipso facto* l'extension de la domination byzantine aux dites places fortes, et implicitement aux territoires s'étendant devant Silistra. Or, rien ne nous autorise à croire que la domination de Byzance s'exerçât en l'occurrence au détriment des Petchenègues<sup>41</sup>.

<sup>39</sup> Skylitzès-Cedrenus, *op. cit.*, p. 401. Cf. B. T. Cimpina, *Apparition des États féodaux roumains*, dans *Nouvelles études d'histoire*, 1955, pp. 192–194.

<sup>40</sup> On sait que l'invasion des Petchenègues mit plus d'une fois un terme à l'existence des établissements humains des régions dans lesquelles ils pénétraient. Les observations archéologiques nous en fournissent la preuve, de même qu'une mention du *De Administrando Imperio* (chap. 37, p. 168) relative aux établissements désertés des rives du Dniestr — précisément à l'époque où les Petchenègues dominaient cette région. Dans cette circonstance, il faut admettre que les forteresses ou les établissements fortifiés des territoires occupés par eux durent d'autant plus en souffrir. L'action de destruction des fortifications s'étendait fréquemment aussi aux régions qu'ils ne tenaient pas sous leur contrôle. C'est ainsi que l'on peut citer le cas de Capidava — place forte de la rive droite du Danube en territoire byzantin — qui fut détruite par les Petchenègues au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Voir Gr. Florescu, R. Florescu et P. Diaconu, *Capidava*, I, Bucarest, 1958, pp. 213 et 238.

<sup>41</sup> Dans son étude précédemment citée, N. A. Oikonomidès, partant de la mention (rencontrée dans un taktikon datant des années 975–979) d'un stratège de la Mésopotamie occidentale et, respectivement, d'un katépano de Mésopotamie, arrive (pp. 68–73) à la conclusion que les territoires du Bas-Danube furent, immédiatement après l'an 971, organisés en duché de la Mésopotamie occidentale. Le savant grec, qui

essaie d'expliquer le nom de la nouvelle province byzantine, fait certains rapprochements du nom d'Atelkouzou, région habitée à la fin du IX<sup>e</sup> siècle par les Hongrois et, plus tard, par les Petchenègues. Pareilles analogies sont provoquées par l'adoption par N. A. Oikonomidès de l'opinion plus ancienne qu'Atelkouzou signifiait dans les langues «turques» anciennes «région d'entre les rivières» (bibliographie in *De Administrando Imperio*, II, *Commentary*, Londres, 1962, p. 148). Il s'agirait dans ce cas du transfert en grec d'un nom turc — phénomène pleinement naturel dans les conditions de réinstauration de la domination byzantine au Bas-Danube, en l'an 971. Par conséquent, parallèlement à la traduction du mot Atelkouzou par Mésopotamie, on aurait à faire à l'extension de cette dernière appellation à une zone bien plus vaste que celle qui correspondait à l'Atelkouzou (sud de la région d'entre le Prut et le Dniestr, et de la Moldavie, selon nous). Ainsi, par Mésopotamie occidentale il faudrait entendre, comme nous le donne à penser du reste N. A. Oikonomidès, une zone plus large qui aurait compris l'ancien Atelkouzou, la plaine du Danube et, naturellement, le nord-est de la Bulgarie et de la Dobroudja. Il n'est toutefois pas exclu que dès l'an 976, année qui marqua la reprise de l'offensive bulgare — la Mésopotamie occidentale se soit réduite à la moitié septentrionale de la Dobroudja et, éventuellement, au sud de la région située entre le Prut et le Dniestr. La moitié nord de la Dobroudja, enserrée de deux côtés (à l'ouest et au nord) par le Danube et au sud par la rivière de

Dans ces conditions — les Petchenègues ne dominant pas la Valachie au milieu du X<sup>e</sup> siècle — il faut admettre qu'ils habitaient une région dont la limite sud devait être la zone comprise entre la chaîne de Vrancea et le tournant du Danube<sup>42</sup>.

Que les Petchenègues en ce temps-là étaient les maîtres, tout au plus, du centre et du sud de la Moldavie, mais pas de la Valachie aussi, cela ressort d'une autre information encore, consignée par Constantin Porphyrogénète, qui note à un moment donné qu'à travers les territoires petchenègues, autrefois « tiurcs » (*hongrois*), coulent cinq cours d'eau, à savoir: le Baroukh, le Kouvou, le Troullos, le Broutos et le Seretos<sup>43</sup>. Si l'identification des trois premières rivières n'est pas sûre, en revanche, on reconnaît sans peine le Prut et le Siret de nos jours dans les deux autres dénominations.

Compte tenu que l'énumération des rivières qui traversent la contrée des Petchenègues est faite de l'Est à l'Ouest, il appert que la rivière située à la limite Ouest est le Siret. Conséquemment, la limite occidentale de la domination petchenègue au milieu du X<sup>e</sup> siècle en Moldavie a dû épouser en général le cours du Siret<sup>44</sup>.

Il ne fait pas de doute que si les Petchenègues avaient habité la Valachie, Constantin Porphyrogénète, relativement bien informé sur la situation géographique de cette contrée, aurait mentionné

Carasu — peut constituer à elle seule une authentique « région entre les fleuves ». Pareille situation serait, quoiqu'il en soit, en concordance avec les données littéraires et archéologiques dont l'interprétation nous a déterminé à émettre le postulat que la domination byzantine ne fut jamais évincée en Dobroudja septentrionale après l'an 976 (Voir Petre Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobroudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, dans « Dacia », N., S., VI, 1962, pp., 317–335).

Nous soutenions encore, entre autres, dans cet article que ce fut précisément contre les Byzantins établis dans le nord de la Bulgarie (et alliés peut-être aux Petchenègues) que fut élevé le grand retranchement (*vallum*) en pierre qui traverse toute la région depuis le Danube jusqu'à la mer — entre Cernavoda et Constanța. C'est peut-être encore contre les Byzantins établis dans le nord de la Dobroudja que fut élevé le grand *vallum* en terre dont la date de construction, si l'on tenait compte des maigres matériaux livrés par ses *castra*, ne semble guère éloignée de celle du *vallum* en pierre (voir Petre Diaconu et Petre Năsturel, *Quelques observations sur le complexe archéologique de Murfatlar (Basarabi)* (en manuscrit). De quelque façon que se présente la situation, il faut retenir qu'une révision de la datation des *valla* qui traversent la Dobroudja en son milieu attire d'elle-même celle des *valla* du sud de la région située entre le Prut et le Dniestr, de même que celui de Tulucești, entre le Prut et le Siret, lesquels à première vue semblent circonscrire une zone de sûreté pour les bouches du Danube, zone contrôlée par une force permanente qui devait être celle des Byzantins (Petre Diaconu et Petre Năsturel, *op. cit.*).

<sup>42</sup> A ce qu'il semble, les Petchenègues s'établirent aussi dans la moitié septentrionale de la Dobroudja dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle. Cette population y est attestée par la présence de chaudrons en argile (voir Petre Diaconu, *Cu privire la problema căldărilor de lut în epoca feudală timpurie (sec. X–XIII)*, dans SCIV, VII, 1956, 3–4, pp. 430–431; Idem, *Despre datarea valului de piatră și localizarea evenimentelor din nota toparchului grec*, dans « Studii », 5, 1962, p. 1 231, note 1. Nous essayons encore, dans le même article, d'identifier dans la personne du « dominateur du nord du Danube » qui accorde son aide au toparque, un chef petchenègue. I. Barnea, s'appuyant sur les signes runiques des parois de la carrière et des chapelles de Basarabi (Murfatlar, district de Medgidia), admet, sous toutes réserves, la présence des Petchenègues en

cet endroit dès la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle (*Предварительные сведения о каменных памятниках в Бассарабии*, in « Dacia », N.S., VII, 1962, p. 311). La présence des Petchenègues dans la Dobroudja septentrionale dès la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle pourrait s'expliquer si l'on tenait compte du caractère précaire de la domination byzantine dans cette partie de l'Empire. Il est très probable que les Byzantins, en guerre avec les Arabes et rongés par des dissensions intestines, aient appelé à l'aide petchenègue afin de maintenir leur emprise sur le nord de la Dobroudja, face aux attaques bulgares après 976, quand les Constantinopolitains perdirent le nord-est de la Bulgarie et la Dobroudja méridionale (voir note 41).

<sup>43</sup> « Ὅτι ὁ τῶν Πατρινακτιῶν τόπος ἐν ᾧ τῷ καιρῷ κατόκησαν οἱ Τούρκοι καλεῖται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν. Οἱ δὲ ποταμοὶ εἰσιν οὗτοι. ποταμὸς πρῶτος ὁ καλούμενος Βαρούχ, ποταμὸς δεύτερος ὁ καλούμενος Κομβοῦ ποταμὸς τρίτος ὁ καλούμενος Τρούλλος, ποταμὸς τέταρτος ὁ καλούμενος Βρούτος, ποταμὸς πέμπτος ὁ καλούμενος Σέρετος. » (Le territoire des Petchenègues, où vivaient en même temps les Tiurcs (Magyars), est appelé en fonction des rivières locales. Ce sont les suivantes: la première est celle qui s'appelle Baroukh, la seconde est celle qui s'appelle Kouvou; la troisième rivière s'appelle Troullos; la quatrième rivière se nomme Broutos; la cinquième rivière s'appelle Seretos). (*De Administrando Imperio*, chap. 38, p. 174).

<sup>44</sup> Il ne ressort pas du *De Administrando Imperio* que les Petchenègues auraient pénétré précisément alors en Transylvanie également. La mention du chap. 37, 41 (τὸ δὲ θέμα τοῦ κάτω Γύλα πλησιάζει τῇ Τουρκίᾳ) a donné naissance à maintes discussions, sans aboutir à une solution acceptable (voir Aurel Decei, *Români din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea în lumina izvoarelor armenesti*, dans « Anuarul Institutului de istorie națională », Cluj, VII, 1936–1938, pp. 490–494). Selon certains historiens, des groupes de Petchenègues auraient pénétré en Hongrie et en Transylvanie lors de l'installation des Hongrois en Pannonie (voir D. A. Rassovskij, *Печенегу, торки и берендеи на Руси и въ Угрии*, dans *Seminarium Kondakovianum*, Pragae, 1933, VI, pp. 1–66). De tels Petchenègues, isolés de la masse principale de leur congénères dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle et n'ayant plus aucun contact avec eux, commencèrent certainement à perdre leur individualité ethnique dès qu'ils eurent mis le pied dans l'espace

au moins l'un des cours d'eau qui la traversent, d'autant plus que les fleuves comme le Buzău, la Ialomița, la Dimbovița semblent avoir été plus importants que des cours d'eau tels le Βαρούχ, le Κουβοῦ et le Τροῦλλος, les trois rivières qui avec le Βροῦτος et le Σέρετος sont mentionnées comme coulant à travers le territoire petchenègue.

En résumé de la discussion qui précède, on peut affirmer que du temps de Constantin Porphyrogénète, autrement dit au milieu du X<sup>e</sup> siècle, la région la plus occidentale de la Roumanie, effectivement dominée par les Petchenègues, a été la Moldavie.

On peut du reste le prouver dans une certaine mesure à l'aide des recherches archéologiques aussi. C'est ainsi que les chaudrons en terre cuite que nous avons attribués aux Petchenègues devenus sédentaires<sup>45</sup> se trouvent répandus à travers tout le plateau central de la Moldavie, jusqu'à l'embouchure du Siret. Certains d'entre eux se laissent dater de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle. On se souvient que nous avons fait observer plus haut que ces récipients sont inconnus des établissements de Valachie du type Dridu.

Comme l'auteur impérial rappelle à un moment donné les noms portés par les diverses tribus petchenègues, la chose soulève encore le problème de la détermination de la tribu qui s'était établie en Moldavie.

Certains historiens sont d'avis qu'il s'agit de la tribu Ertem<sup>46</sup>. Pour d'autres cependant, elle se serait appelée Yazihopon<sup>47</sup>. Mais voyons ce qu'écrit Constantin Porphyrogénète lui-même:

intracarpatique et en Pannonie. Ainsi, il est fort peu probable que Constantin Porphyrogénète mentionnant la tribu Τύλα ait voulu désigner justement les Petchenègues qui pénétrèrent approximativement en même temps que les Magyars dans la plaine de Pannonie. La tribu Τύλα devait être constituée de Petchenègues qui avaient pénétré dans notre pays vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle. Il se peut, dans ce cas, que les contrées occupées par elle fussent situées au nord de celles de la tribu Γαζιχοπόν ou, tout au plus, dans les montagnes de la Moldavie du Nord (voir Márki Sándor, *op. cit.*, p. 26). Par conséquent et pour en revenir au passage cité de Constantin Porphyrogénète (chap. 38, p. 174), nous avons toutes les raisons de croire que l'empereur-chroniqueur ne se rapportait pas aux Petchenègues qui auraient pénétré en Transylvanie et en Pannonie dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Cela ressort en premier lieu de la précision de la limite ouest de la région occupée par les Petchenègues vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Quelle était cette région? C. Porphyrogénète en personne nous le fait savoir quand il parle de « la contrée des Petchenègues où en ce temps-là vivaient les Tiurcs (Hongrois) » (voir note 41). Cela ressort du moins du rapprochement de cette mention de celles des chapitres 38/30 et 40/24 (cette dernière étant d'une interprétation plus difficile). En identifiant le nom des cours d'eau traversant cette région on peut préciser aussi, selon nous, les limites de l'Atelkouzou. Mais, alors que dans le Broutos et le Seretos on devine aisément le Prut et le Siret, en revanche le Barouch, le Kouvou et le Troullos ne se laissent pas déterminer, ou en tout cas leur identification s'avère une opération d'une difficulté extrême. Certains historiens (voir la bibliographie dans le *De Administrando Imperio*, vol. II, p. 149) ont essayé de déceler dans Baroukh et Kouvou le nom petchenègue du Dniestr et du Boug et dans Troullos le nom hongrois du Dniestr. Mais, cette identification ne me semble pas convaincante. Si, en effet, par Baroukh, Kouvou et Troullos les nomades avaient désigné le Dniepr, le Boug et le Dniestr, les raisons pour lesquelles Constantin Porphyrogénète n'a utilisé qu'une seule fois ces appellations, alors qu'il est notoire qu'il en parle à plusieurs reprises (notamment du Dniepr et du Dniestr) dans le *De Administrando Imperio* et même en rapport avec les populations turco-nomades, demeuraient incompréhensibles.

Outre cela, on ne comprendrait pas non plus pourquoi les populations nomades ont donné des noms propres à des fleuves comme le Dniepr, le Boug et le Dniestr, alors que dans le cas de cours d'eau bien moindres, comme le Prut et le Siret, ils se sont appropriés les noms plus anciens, car Σαράτ et Βουράτ (Const. Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 42, p. 184) semblent nous rendre l'aspect vieux tiurc du nom des rivières du Siret et du Prut (voir l'opinion de Tomaschek reproduite par Al. Philippide, *Originea Românilor*, vol. I, 1925, p. 729). Par suite, il s'avère fort probable que Baroukh, Kouvou et Troullos sont les noms de cours d'eau plus petits, comme le Botna, le Cogilnic et le Ialpuș ou encore d'autres rivières (situées toutes dans la région qui s'étend entre le Dniestr et le Prut) et que, à côté du Prut et du Siret, ce sont là les principales rivières de l'Atelkouzou, si l'on entend par cette région la moitié méridionale du territoire entre le Dniestr et le Siret (voir note 9).

<sup>45</sup> Petre Diaconu, *Κ вопросу о глиняных котлах на территории РНР*, dans « Dacia », N.S., VIII, 1964, pp. 249–263.

<sup>46</sup> C. Cihodaru, dans *Istoria Românilor*, vol. II, 1962, p. 96. Le même auteur soutient encore dans son étude intitulée *Considerații în legătură cu populația Moldovei din perioada premergătoare invaziei tătarilor*, dans SCȘ Iași, XIV<sup>e</sup> année, 1963, fasc. 2, p. 218, que dans la plaine valaque campait la tribu Chopon qui avait son « camp principal devant Silistra ». Il est inutile de faire remarquer que l'œuvre de Constantin Porphyrogénète ne renferme pas de précisions pareilles.

<sup>47</sup> Al. Philippide, *op. cit.*, pp. 728–730. Antérieurement, même opinion chez Tomaschek et A. D. Xenopol. L'historien roumain A. D. Xenopol cherchant à démontrer que la tribu Yazihopon a effectivement dominé la Moldavie, a fait sien le point de vue exprimé par Tomaschek que le nom de la ville de Jassy (*Iași* en roumain) devait être mis en relation avec cette tribu. Selon Tomaschek, suivi par Xenopol, la forme Γαζιχοπόν est « la déformation grecque » d'une forme turque qui originairement devait être Iasihupan (Al. Philippide, *op. cit.*). Cependant, il n'est pas exclus que la racine du mot Γαζιχοπόν révèle le nom des Alains de la basse époque, les Iassi ou Assi. Le fait n'aurait pas de quoi surprendre si

« Les quatre tribus des Petchenègues sont au-delà du fleuve Dniepr vers l'Ouest et le Nord, à savoir la province de Yazihopon est limitrophe de la Bulgarie, la province de Gyula est voisine de la Hongrie, la province de Kharovoï est voisine de la Russie, la province de Iabdiertim est voisine des régions de la Russie qui leur sont tributaires, des Ultines, des Dervlenines et des Lenzinines et des autres Slaves »<sup>48</sup>. La détermination du nom de la tribu petchenègue de Moldavie est, dans le cas présent, en fonction de la détermination précise des régions septentrionales de la domination bulgare. Or, comme on sait qu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle les Bulgares dominaient les contrées qui s'étendent au sud des bouches du Danube, il en résulterait que la tribu petchenègue qui se trouvait en Moldavie était celle connue sous le nom de Γιαζιχοπόν, puisque c'est d'elle et de nulle autre que Constantin Porphyrogénète déclare qu'elle était voisine de la Bulgarie.

Avant de conclure, on nous permettra d'exposer notre point de vue sur la date de la pénétration des Petchenègues dans la plaine de Valachie. Selon tous les indices dont on dispose, les Petchenègues s'emparèrent de ce territoire ultérieurement, c'est-à-dire au plus tôt à la fin du X<sup>e</sup> ou dès le début du XI<sup>e</sup> siècle. A la pénétration des Petchenègues en Valachie se rattache aussi, selon nous, la cessation de la vie des établissements du type Dridu dans cette région.

Certains des habitants de ces derniers, fuyant devant l'avance petchenègue, durent se retirer dans les régions péricarpatiques; mais la plupart d'entre eux se seront réfugiés sur la rive droite du Danube, en Dobroudja, où ils pouvaient compter que leur vie serait mieux défendue sous la protection des garnisons des places fortifiées qui se dressaient de ce côté du fleuve.

Pareille émigration en Dobroudja ne peut évidemment pas être démontrée péremptoirement. Néanmoins un afflux de population dans les établissements de la Dobroudja du XI<sup>e</sup> siècle se laisse entrevoir aussi bien dans les recherches de surface que dans les fouilles archéologiques. Tandis que l'on assiste maintenant à la multiplication des établissements en Dobroudja, on constate dans certains d'entre eux (à Dinogetia, à Capidava) qu'une partie de la population est obligée, faute de place, de s'installer hors des remparts dont sont munies les vieilles places fortes.

Naturellement, il ne faut pas comprendre le repli des autochtones du sud de la Moldavie et de la plaine valaque devant la poussée petchenègue, comme signifiant à tout prix l'extinction aussi de toute vie dans les éventuelles têtes de pont que Byzance devait détenir en certains points de la rive gauche du Danube.

Bien au contraire, nous inclinons à croire que de pareilles têtes de pont durent non seulement continuer de fonctionner, mais furent continuellement renforcées par les autorités byzantines de Dobroudja. Ce n'est que de cette façon que nous pouvons nous expliquer par exemple les abondants vestiges de culture matérielle qui ont été découverts à Şendreni, près de Galaţi, sur les bords du Siret. C'est ainsi qu'on y a trouvé, entre autres, sur le plancher d'une hutte à demi souterraine, une monnaie en bronze émise sous le règne de l'empereur Michel IV le Paphlagonien (1034—1041)<sup>49</sup>.

De la présentation des données relatives aux Petchenègues au Bas-Danube au X<sup>e</sup> siècle, on peut détacher les conclusions suivantes, dont certaines réclament une vérification de l'avenir: les Petchenègues ne se sont pas établis dans nos parages à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. S'ils sont mentionnés comme participants, en tant qu'alliés des Bulgares, à l'attaque lancée contre l'Atelkouzou à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, cela ne signifie pas catégoriquement qu'ils s'installèrent dès lors dans cette région qui semble délimitée par le Dniestr et le Siret. Leur première incursion au sud du Danube se produisit en

l'on tient compte que les tribus nomades étaient bien des fois constituées des populations hétérogènes. En outre, certains Petchenègues ont vécu quelque temps aussi dans les régions alpines du Caucase septentrional.

<sup>48</sup> Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 37, p. 168.

<sup>49</sup> I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, dans « Revue roumaine d'histoire », 1964, no 3, p. 414.

l'an 934 quand les Petchenègues, conjointement avec les Hongrois et les deux autres peuplades de race tiurque, attaquèrent dans leur marche sur Constantinople la ville de Walandar. La grande ampleur que revêtit l'incursion de 934 où les Petchenègues jouèrent un rôle insigne, constitue un indice que les bases d'où ils s'ébranlèrent à cette date étaient déjà situées dans le voisinage du Danube. Les Petchenègues se fixèrent dans ces régions vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle. Il résulte du *De Administrando Imperio* qu'ils occupèrent aussi la Valachie jusque devant la Silistra, fait que l'archéologie ne confirme pas et qui se trouve même contredit par l'interprétation d'une information consignée par Skylitzès-Cedrenus concernant la même région. Au milieu du X<sup>e</sup> siècle le territoire le plus à l'ouest effectivement occupé par les Petchenègues était la Moldavie jusqu'au Siret<sup>50</sup>. La pénétration des Petchenègues en Valachie eut lieu à la fin du X<sup>e</sup> ou au commencement du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>50</sup> Voir aussi à ce propos la carte de la dissémination des Petchenègues dans les steppes septentrionales du Pont, chez

S. A. Pletneva, *Печенеги, торки и половцы в южнорусских степях*, dans *МИА*, 63, p. 154, fig. 1.